

J'eus peine à le reconnaître, tant il était changé. Maigre, hâve, la figure décharnée, l'œil étrangement fixe comme dilaté par une hallucination continuelle, il avait bien l'aspect d'un fou.

Quand je pénétrai dans son taudis, il me reconnut de suite et se précipitant sur moi comme un furieux :

— Ah ! vous au moins, vous connaissez tout cela, vous savez qu'elle existe ma mine, vous avez vu l'or, vous avez vu les pépites. Ils disent que je suis pauvre, ils disent que je suis fou, mais je suis riche — très riche — et plus sensé qu'aucun d'entre eux. Si au moins j'avais la force d'aller le chercher mon or, ils veraient bien tous ces imbéciles, mais je ne l'ai pas la force, je suis vieux, je suis malade, je suis faible...

Et il se jeta sur son grabat en gémissant et prononçant des mots sans suite.

Le pauvre homme me fit une profonde pitié. Il avait été bon pour moi quand j'étais dans la peine, je lui devais maintenant de faire quelque chose pour lui.

— Voyons, père Watters, lui dis-je, ne vous désolés pas, je sais bien que tout ce que vous me dites est vrai et je veux vous aider à trouver votre mine, je veux vous en fournir les moyens si je le puis. Mais d'abord, racontez-moi un peu ce qu'est devenu votre ami le chasseur.

— Il est mort, cria-t-il, mort chez moi et avant de mourir, il m'a tout dit. Sa campe de chasse est à 65 milles de Bersimis, sur la branche est de la rivière Manicouagan, et le ruisseau de l'or, est le 4^{ème} ruisseau qui se jette dans la branche principale de la même rivière, depuis la fourche supérieure. Mais seulement il n'y a qu'un endroit où l'or se trouve en abondance, c'est au pied d'une chute...

Mais, j'ai le plan, j'ai le plan, vous dis-je, il me l'a donné avec toutes les indications nécessaires, et ces innocents qui ne veulent pas me croire, ces maudits fous... Et il se remit à pleurer et à gémir sans qu'il me fut possible de le calmer.

Bien que ma curiosité fût extraordinairement tendue, je ne cherchai pas à en savoir plus long ce jour-là. Je remis \$50.00 au pauvre vieux pour qu'il pût se donner les soins nécessaires et se procurer une nourriture substantielle, et je le quittai en lui promettant de revenir le voir le surlendemain, jeudi. J'avais, pour le jour suivant, un rendez-vous d'affaires important, et d'ailleurs, peut-être valait-il mieux ne pas abuser de ses nerfs.

Le jeudi matin, comme je passais sur le port, me rendant chez le père Watters, je vis un rassemblement au bord de l'eau, des gens qui couraient, criaient, tout le branle-bas indiquant quelque chose d'anormal.

Je m'approchai, et, au milieu du groupe d'officieux et de badauds, je vis... qui ? Le père Watters ! Etendu à terre la tête appuyée sur un rouleau de câble, les yeux clos, la poitrine haletante, soulevée de contractions spasmodiques. Je ne pus retenir un cri, en me précipitant à genoux auprès de lui, je lui parlai, où souffrait-il ? qu'était-il arrivé ?

Pas de réponse, l'homme était absolument inconscient. Je hélai un cocher, et avec l'aide du policeman, je reconduisis le vieillard à son logis, durant qu'un autre constable courait chez mon médecin. Quand ce dernier arriva, c'était fini, le pauvre homme était mort, foudroyé par une congestion cérébrale, emportant avec lui le secret qui peut-être avait causé sa ruine, mais peut-être aussi avait embelli de rêves dorés ses derniers jours si affreusement misérables.

J'étais très connu à Québec, la police ne fit donc aucune objection quand je manifestai le désir de rester auprès du mort et de pourvoir à ses funérailles. On savait que j'avais été son employé à une dure époque de ma vie, cela sembla donc naturel et louable.

Je suis obligé d'avouer que le mobile qui me faisait agir n'était pas seulement la reconnaissance. Cet or, ce mystérieux Patrick Fry qui cachait à n'en pas douter sous un nom d'emprunt, une personnalité redouta-

ble ; ce secret à demi dévoilé ; cette mort étrange si singulièrement survenue au moment où j'allais savoir ; tout cela avait surexcité ma curiosité à l'extrême. J'avais les nerfs tendus comme les cordes d'une harpe et je perdis la notion du respect que je devais à la mort, du respect que je me devais à moi-même.

Je ne fus pas plutôt seul avec le mort que je le fouillai sans scrupules, je cherchai partout dans la chambre, j'explorai la paille repoussante, les chaises crasseuses, les loques innommables qui servaient de couvertures. Je décousis la doublure des vêtements, j'examinai tout, tout, avec une patience de bénédictin, et je ne trouvai rien..., pas une feuille de papier..., pas un plan..., pas le moindre objet qui put me faire supposer que jamais le père Watters eut possédé d'indication écrite.

Cet insuccès me rendit une partie de mon sang-froid. Je repris possession de moi-même et j'eus honte de ce que j'avais fait.

Le lendemain, je pris toutes les mesures nécessaires pour que mon ancien patron eut des obsèques convenables, et, je l'accompagnai jusqu'à sa dernière demeure.

Le soir même, j'annonçais à mon associé que j'avais besoin de quelques jours de repos, et je m'embarquais à bord du "Beaver", petit steamer côtier qui desservait l'été les vagues stations de pêche et de chasse, de la Côte Nord entre Québec et Anticosti.

Arrivé à Bersimis, j'engageai deux guides indiens, qui connaissaient bien le territoire de chasse que parcourait jadis Patrick Fry. Après avoir remonté la rivière aux Outardes, pendant quelque temps, nous gagnâmes, par un portage, la rivière Manicouagan ; parvenus à la fourche inférieure, nous prîmes à l'est la rivière Tootnustook, et quelques milles plus loin, sur les bords d'un petit lac encaissé de rochers abrupts et sauvages, nous trouvâmes une campe, ou plutôt les restes d'une campe, que d'après les affirmations précises de mes guides, je pou-